

Tendre l'autre joue, donner son manteau et faire 2000 pas

Article paru dans la Vie catholique du 19-20 janvier 2002

« Vous avez appris qu'il a été dit : « Œil pour œil, dent pour dent. Et moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre » Mt 5, 38-39. Pour comprendre cette parole de Jésus, il faut retrouver le contexte dans lequel il l'a dite. A l'époque, comme encore dans plusieurs pays africains et asiatiques aujourd'hui, chaque main a une fonction déterminée. La droite sert à saluer, à manger ; la gauche sert à l'hygiène du corps et de ce fait n'est jamais utilisée dans les contacts avec autrui. On a par exemple retrouvé dans les manuscrits de Qûmran les sanctions qu'entraînait dans cette communauté l'usage inadéquat de la main gauche : exclusion de l'assemblée et pénitence pendant 10 jours.

cf. explication dans l'article n° 07 « Tendre l'autre joue »

Ainsi présenter la joue gauche revient à empêcher qu'une nouvelle gifle d'un même ordre puisse encore être donnée : si l'autre veut à nouveau frapper, il devra utiliser non plus le revers mais bien l'intérieur de la main, ce qui, selon la logique juive, le rendrait impur et surtout ce qui reviendrait paradoxalement à reconnaître comme son égal celui qu'il juge inférieur! **Tendre l'autre joue, c'est donc prendre une initiative originale et même désarçonnante pour celui qui a frappé.**

« A qui veut te mener devant le juge pour prendre ta tunique, laisse-lui aussi ton manteau » Mt 5, 40. A l'époque, cela aurait fait scandale que quelqu'un se permette de prendre le manteau de celui qui a une dette à son égard ; s'il est dans son droit, il peut tout lui prendre, sauf son manteau. En Dt 24, 13, la loi précise : « Si tu prêtes à un pauvre (et que son manteau est la seule garantie que tu puisses avoir), tu devras le lui rapporter au coucher du soleil pour qu'il puisse se coucher dedans. » Le manteau servait à se couvrir la nuit et plus profondément, il symbolisait la personnalité de quelqu'un, il faisait partie de son intégrité. C'est donc un geste très fort, même choquant, que de donner son manteau. Et le laisser à quelqu'un qui, dans son droit de créancier, va jusqu'à me réclamer les vêtements que je porte, c'est me retrouver tout nu ! Or la nudité, en Israël, apporte de la honte à celui qui la voit (cf. Gn 9, 21-23) et le rend impur. En essayant de rendre l'effet que cette parole de Jésus avait en son temps, on pourrait dire aujourd'hui : à celui qui te réclamerait tout ce que tu as, jusqu'à ta chemise, donne-lui aussi tes sous-vêtements ! C'est-à-dire, **ne le laisse pas repartir assis sur son bon droit, la conscience tranquille d'avoir fait justice honorablement**, sans choquer l'entourage. Montre-lui que sa justice est trop courte. Révèle-lui, sans aucune méchanceté de ta part, la dureté de son cœur et l'aveuglement de sa conscience. C'est précisément ce qu'a fait François d'Assises devant son père qui en appelait à la justice de l'évêque et des hommes pour qu'il lui rende tous ses draps.

Si quelqu'un te force à faire mille pas, fais-en 2000 avec lui Mt 5, 41. Il s'agit ici d'un droit que s'étaient donnés les Romains en territoire conquis : réquisitionner n'importe quel passant pour porter leurs bagages. Mais pour éviter les abus, la loi militaire limitait ce droit à 1000 pas, c'est-à-dire la distance entre deux bornes. **Faire 1000 pas supplémentaires avec celui qui use de ce droit d'« exploiter raisonnablement », c'est l'aimer non pas en fermant les yeux sur le mal qu'il fait mais au contraire en l'amenant à ouvrir les yeux.** Le militaire le plus endurci est touché. A tout le moins, il ne peut plus se réfugier derrière son « bon droit ». C'est même l'inverse, si son centurion apprenait que quelqu'un avait porté ses bagages 1000 pas de trop, il risque une réprimande !

Ces trois exemples auxquels Jésus et ceux qui l'écoutent sont concrètement confrontés, visent les droits que se donnent les 3 pouvoirs établis (religieux, économique et politique) de leur société. Dans les 3 cas, Jésus propose de **contester le système en l'utilisant contre lui-même, de réagir**

non par défi ni pour narguer mais pour toucher le cœur endurci et la conscience endormie de ceux qui profitent de tels droits acceptés socialement mais humiliants et manquant d'humanité. En trois courts versets, nous gardons la trace rapide de la manière dont Jésus apprenait à ses disciples à réagir personnellement devant une injustice. Les trois réactions que Jésus propose n'ont rien de passif. Baisser les yeux, se résigner, subir l'injustice passivement, c'est faire le jeu de la violence et cela ne sert la dignité de personne car c'est cultiver intérieurement de la colère, de la haine, un esprit de vengeance. Jésus ne propose pas non plus l'opposé : résister au méchant, c'est-à-dire littéralement (cf. mon article précédent) riposter, rendre coup pour coup, se venger de celui qui nous fait du mal, en lui repliquant de même, en utilisant les mêmes armes que lui. Passivité et contre-violence n'arrêtent pas la violence mais la renforcent. La passivité est une violence cachée et/ou reportée à plus tard. La contre-violence fait de l'agressé un agresseur, qui plonge avec son semblable dans une spirale de représailles les enchaînant et les dégradant tous les deux. Par toute sa vie, **Jésus nous ouvre une troisième voie, la seule capable d'enrayer l'engrenage de la violence** ; elle ne se trouve pas quelque part entre passivité et contre-violence, sur un point de la droite qui les relierait. Non, elle brise leur cercle infernal parce qu'elle s'attaque à la violence et au mal sans elle-même recourir à la violence et au mal. Jésus nous demande de ne pas tomber dans ce piège diabolique, de **ne pas nous faire avoir par le manque d'humanité des autres, en manquant à notre tour d'humanité**. Seul un supplément d'humanité peut rompre le cercle et nous donner d'en sortir non pas diminués mais grandis.

C'est toutes les semaines que nous subissons de la méchanceté, c'est toutes les semaines que nous pouvons apprendre à tendre la joue à celui qui nous blesse, donner son manteau à celui qui nous dépossède, faire un bout de chemin gratuit avec celui qui nous fait marcher et qui nous utilise. Mon garçon est un jour revenu de l'école en colère, puis ce furent les larmes : « mes copains, à la récré, m'attaquent en chantant : « Il est amoureux-eux ! » ». Il les avait frappés pour leur faire rendre gorge, mais ceux-ci s'étaient dispersés, tels des corbeaux continuant de pérorer. Il avait plusieurs jours essayé de ne pas réagir, mais il sentait bien que c'était une autre manière de se faire voler son bien ; il n'osait plus manifester de sympathie à l'égard de ses copines. Il était prisonnier, tiraillé entre ces deux attitudes, comme s'il n'y avait que deux branches à l'alternative, alors que dans nos vies, il y en a toujours trois : 1) subir, 2) réagir avec les mêmes armes ou 3) faire appel au meilleur de notre cœur, de notre intelligence et de notre imagination pour trouver le geste, le regard, la parole qui **s'attaqueront au mal qui nous est fait, sans rabaisser celui qui nous le fait**. J'ai expliqué cela à mon fils et lui ai demandé : « qu'est-ce que tu pourrais leur répondre dans ce sens ? Et après un brainstorming dégageant une dizaine d'idées, je lui ai lancé la chansonnette « Tu es amoureux-eux » et il a petit à petit pu répondre : « Si toi aussi tu es amoureux, et bin on est deux-eux » et « J'en suis bien heureux et c'est ce que je peux te souhaiter de mieux-eux ».

Voici une autre histoire vraie : une jeune fille dont la taille était nettement supérieure à celle des filles de son âge, bondissait ou s'enfermait dès qu'on touchait ce sujet. Apprendre à tendre l'autre joue pour elle, ce fut de faire tout un chemin de confiance en elle-même pour que, face à une attaque, elle ne se fasse pas aussitôt voler sa propre dignité, sa propre humanité. Grâce à ce chemin, elle fut prête un jour à **faire face, sans subir et sans attaquer**, à un garçon qui disait à son camarade devant elle : « pour sortir avec une fille comme ça, il me faudrait un escabeau ». Elle plongea son regard dans le sien et lui dit sans aucune méchanceté : « Pourquoi ? Tu te sens trop petit ? ».

Tendre l'autre joue n'est pas un précepte qui convient seulement aux idéalistes illuminés. C'est le seul chemin réaliste par lequel nous pouvons nous attaquer au mal qui nous est fait et nous respecter nous-mêmes, et cela passe nécessairement par le respect de l'autre. Bonne année !

Étienne Chomé